

Thomas HUNKELER

« ALORS QUE CHACUN DORT, JE VEILLE » :  
L'INSOMNIE AMOUREUSE À TRAVERS SES ÉCHOS OVIDIENS

À en croire poètes et romanciers, les amants ne dorment jamais. Parfois, rarement en vérité, ils ont la chance de passer ensemble une nuit blanche, trop courte pour combler leurs désirs insatiables. Alors, ils finiront, presque fatalement, par se plaindre de l'aube qui arrive trop tôt. Mais bien plus souvent, les amants ne trouvent pas le sommeil – par inquiétude, par dépit, ou simplement parce qu'ils sont seuls, loin de l'être aimé. Tourmentés, le repos leur semble alors interdit ; et lorsqu' enfin, aux premières heures du jour, ils succombent quand même à leur fatigue, des cauchemars viennent les hanter jusque dans leurs rêves, empêchant ainsi toute récréation.

L'insomnie amoureuse semble être un thème de tous les temps, une donnée anthropologique dont la littérature ne peut éviter de se faire le reflet. Sujet topique, on la retrouve sans surprise à la Renaissance, dans la poésie amoureuse comme dans les romans d'amour, et jusque dans les nombreux traités que l'époque aime consacrer à ce sujet. Au fil des pages qui suivent, nous essayerons toutefois, au lieu de proposer un catalogue, forcément incomplet, des occurrences et des variations les plus marquantes, d'isoler une configuration formelle particulière de ce thème : à savoir sa présence au sein d'un genre qui n'a jamais cessé de poser des problèmes d'identification et de délimitation aux théoriciens de l'époque comme à la critique moderne : l'épître ou l'élégie amoureuse<sup>1</sup>.

L'ÉPITRE AMOUREUSE DANS LE SILLAGE D'OVIDE

On connaît les lignes où Thomas Sébillet tente de préciser la différence entre les deux genres de l'épître et de l'élégie tout en finissant par reconnaître que l'une peut être prise pour l'autre<sup>2</sup>. En effet, après avoir défini l'épître française comme « une lettre missive mise en vers » capable d'accueillir une multitude de sujets, Sébillet insiste sur le fait que l'élégie, elle, « n'est pas sujette à telle variété de sujet » : elle serait au contraire toujours de nature « triste et flébile ». Ce qui en revanche pose manifestement un problème au poéticien, ce sont les exemples que l'époque aime citer, notamment Ovide : « Et si tu me dis que les épîtres d'Ovide sont vraies épîtres tristes et amoureuses, et toutefois n'admettent le nom d'élégie : entends que je n'exclus pas l'Amour et ses passions de l'Épître [...] : Mais je dis que l'Élégie traite l'Amour, et déclare ses désirs, ou plaisirs, et tristesses à celle qui en est la cause et l'objet, mais simplement et nûment : où l'épître garde sa forme de superscriptions et souscriptions, et de style plus populaire. » Ces différenciations n'empêchent cependant pas Sébillet de terminer ses définitions sur une note pragmatique presque paradoxale,

<sup>1</sup> Les principales prises de position des théoriciens du XVI<sup>e</sup> siècle sont mentionnées dans les lignes qui suivent. Pour la critique moderne du débat, voir notamment – à côté des ouvrages désormais classiques de V.-L. Saulnier, *Les élégies de Clément Marot*, SEDES, 1968<sup>2</sup> et de Ch. M. Scollen, *The Birth of the Elegy in France 1500-1550*, Genève, Droz, 1967 – J. H. Manley, « Tentative de définition de l'élégie ronsardienne », *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, 46 : 3, 1984, p. 587-601 ; M. Dassonville, « Louise Labé et le genre élégiaque », *Pre-Pléiade Poetry*, éd. J. C. Nash, Lexington, French Forum Publishers, 1985, p. 76-83 ; Philip Ford, « À propos des 'élégies' de Pernette du Guillet », *L'émergence des femmes à Lyon à la Renaissance 1520-1560*, éd. M. Clément et J. Incardona, Publications de l'Université de Saint-Étienne, 2008, p. 165-176.

<sup>2</sup> Th. Sébillet, *Art poétique français* II, 7 : « De l'Épître, et de l'Élégie, et de leurs différences », *Traité de poétique et de rhétorique de la Renaissance*, éd. F. Goyet, Le Livre de poche classique, 1990, p. 128-129.

puisqu'il encourage ses lecteurs, après avoir cité comme exemples les *Amours* d'Ovide et les élégies de Marot, de « prend[re] donc l'élégie pour épître Amoureuse ».

S'il fait lui aussi l'éloge des « pitoyables Elegies » composées à l'exemple d'Ovide, de Tibulle ou de Properce, Du Bellay quant à lui a tendance à compter les épîtres parmi les « episseries » appartenant aux « vieilles Poësies Françoises » qu'il refuse, à moins, précisément, que les épîtres ne soient faites « à l'imitation d'Elegies, comme Ovide : ou sentencieuses et graves, comme Horace<sup>3</sup> ». Barthélemy Aneau en revanche s'insurgera dans son *Quintil horatian*, au nom de l'utilité, contre l'idée d'écarter les épîtres ou de les transformer en élégies amoureuses. S'adressant à Du Bellay, il affirme au contraire qu'il préfère les épîtres pour « apprendre à parler, et escrire, et enrichir [s]on vulgaire, et [s]a langue illustrer : que [...] tes Elegies larmoyantes », et finit par condamner l'élégie amoureuse : « [L]a triste Elegie est une des moindres parties de Poesie : et aussi la plus aisée, toute plate, et plaignante qui n'apprent rien qu'à plorer, et jouer le personnage des amoureux, et amoureuses<sup>4</sup> ».

Épître ou élégie ? Si le débat fait rage vers le milieu du XVI<sup>e</sup> siècle, c'est peut-être aussi parce que les modèles allégués – Ovide, Tibulle, Properce et Marot, à qui Aneau ajoutera d'autres auteurs comme Jean Lemaire de Belges et Octovien de Saint-Gelais – ne permettent pas toujours de trancher. C'est notamment le cas d'Ovide, qui est sans doute le modèle le plus imité dans la première moitié du siècle. Se réfère-t-on à ses élégies recueillies dans les *Amours*, aux lettres amoureuses des *Héroïdes*, aux *Tristes* ou encore aux *Pontiques* ? Car chez le poète romain, à l'exception des *Amours*, les formes de l'épître élégiaque – comme dans les *Héroïdes* – et de l'élégie sous forme plus ou moins explicite de missive – comme dans les *Tristes* et les *Pontiques* – se contaminent et interdisent ainsi toute catégorisation nette<sup>5</sup>. En effet, ce que la réception d'Ovide retiendra le plus souvent des œuvres mentionnées, c'est avant tout un sujet – l'amour, presque toujours malheureux – et un ton qui s'y accorde : la plainte.

Le succès des *Héroïdes* dès la fin du Moyen-Âge, dans le sillage notamment de l'*Ovide moralisé*, de l'*Art d'aimer* et des *Remèdes à l'amour*, témoigne de la volonté de rendre les écrits ovidiens compatibles avec l'esthétique de la lyrique amoureuse, des troubadours à la poésie de la Renaissance et bien au-delà<sup>6</sup>. Les traductions françaises des *Héroïdes* à la fin du XV<sup>e</sup> siècle, dues à André de la Vigne et Octovien de Saint-Gelais, ne font en réalité qu'entériner cette influence perceptible depuis le début de l'*aetas ovidiana* au seuil du XII<sup>e</sup> siècle ; mais en même temps, elle stimule une vague de reprises de la forme de l'épître amoureuse qui nous intéressera ici de plus près<sup>7</sup>. Ce sera à travers le thème de l'insomnie amoureuse et de ses divers traitements à la suite, notamment, des *Héroïdes* et des *Amours* ovidiens que nous

<sup>3</sup> J. Du Bellay, *La deffence, et illustration de la langue françoise* II, 4 : « Quelz genres de Poëmes, doit elire le Poëte François », éd. J.-Ch. Monferran, Genève, Droz, 2001, p. 133-135.

<sup>4</sup> B. Aneau, *Quintil horatian*, in : J. Du Bellay, *La deffence, et illustration*, éd. Monferran, p. 343-346.

<sup>5</sup> Sur l'intergénéricité des *Héroïdes*, cf. notamment les articles de J. Dangel et d'A. Deremetz recueillis dans *Amor scribendi. Lectures des Héroïdes d'Ovide*, éd. H. Casanova-Robin, Jérôme Millon, 2007.

<sup>6</sup> Cf. *Ovid Renewed. Ovidian Influences on Literature and Art from the Middle Ages to the Twentieth Century*, éd. Ch. Martindale, Cambridge University Press, 1988 ; *Ovidius redivivus, von Ovid zu Dante*, éd. M. Piccone et B. Zimmermann, Stuttgart, Metzler-Poeschel, 1994 ; *Cahiers de recherches médiévales : Lectures et usages d'Ovide (XIII<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècles)*, 9, 2002 ; M. Gally, *L'intelligence de l'amour d'Ovide à Dante*, CNRS Éditions, 2005. Sur la réception d'Ovide à la Renaissance, voir notamment A. Moss, *Ovid in Renaissance France, A Survey of the Latin editions of Ovid and Commentaries Printed in France before 1600*, London, Warburg Institute Surveys, 8, 1982, et *Cahiers de l'Europe Classique et Néo-Latine : Ovide en France de la Renaissance*, 1, 1981.

<sup>7</sup> Voir H. Dörrie, *Der heroische Brief : Bestandesaufnahme, Geschichte, Kritik einer humanistisch-barocken Literaturgattung*, Berlin, Walter de Gruyter, 1968, ainsi que la belle étude de F. Lestringant, « De la défloration aux ossements : les jeux de l'amour et de la mort dans les héroïdes d'André de la Vigne et de Clément Marot », *La mort dans le texte*, éd. G. Ernst, Presses Universitaires de Lyon, 1988, p. 65-83.

aimerions tenter de préciser à notre tour le rapport entre les deux genres de l'épître et de l'épigramme à la Renaissance.

#### L'INSOMNIE AMOUREUSE DANS LE 'SALUT D'AMOUR'

Commençons toutefois notre analyse par un antécédent médiéval qui permet peut-être d'éclairer le phénomène d'ambivalence générique qui nous intéresse ici : il s'agit du genre du *salut d'amour* tel que le pratiquent plusieurs troubadours et trouvères, notamment le poète périgourdin Arnaud de Mareuil (actif entre 1170 et 1190) qui peut être considéré comme son représentant principal. Comme le note l'éditeur moderne d'Arnaud de Mareuil, le critère distinctif de ce genre poétique est son caractère épistolaire, habituellement (mais pas toujours) signalé par la formule initiale ou finale de salutation, à laquelle il doit son nom<sup>8</sup>. Le salut d'amour est donc bien une épigramme amoureuse, réelle ou fictive, qui aurait été écrite pour être récitée devant un auditoire courtois<sup>9</sup>.

Le salut « Dona, genser qe no sai dir » (salut I) peut être considéré comme un véritable modèle du genre. Dès l'ouverture, le poète insiste sur le caractère épistolaire de son poème en jouant sur le double sens du mot « salut », à la fois « salutation » et « santé » :

Dona, genser qe no sai dir,  
Per qe souven planh e sospir,  
Est vostre amicx bon [e] coral,  
Assatz podetz entendre cal,  
Mand' e tramet salutz a vos ;  
Mas a sos obs n'es cobeitos :  
Jamay salutz ni autre be  
Non aura, si de vos no.l ve. (vv. 1-8)<sup>10</sup>

De façon similaire, l'épigramme se clôt sur des formules de politesse, ainsi que sur la demande d'une réponse :

Dona, no.us aus de pus prejar,  
Mas Dieu vos sal e Dieu vos gar ;  
Sie.us play, rendetz me [ma] salut  
Pus Amors m'a per vos vencut,  
Vensa.us per mi tot eyssamens  
Amors, qe totas cauzas vens !  
Domna. (vv. 203-9)<sup>11</sup>

En finissant son salut par la célèbre citation du *omnia vincit amor* virgilien, Arnaud de Mareuil tient à signaler sa dette par rapport à l'héritage antique<sup>12</sup>. Mais c'est avant tout

<sup>8</sup> *Les Saluts d'amour du troubadour Arnaud de Mareuil*, éd. P. Bec, Toulouse, Privat, 1961, p. 18.

<sup>9</sup> Cf. H. Weinrich, « Poésie et Rhétorique dans un 'Salut d'amour' d'Arnaud de Mareuil », *La conscience de soi de la poésie. Poésie et rhétorique*, éd. O. Bombarde, Lachenal et Ritter, 1997, p. 33-53.

<sup>10</sup> « Dame, plus gente que je ne saurais dire, pour qui souvent je pleure et je soupire, votre ami sincère et cordial – vous pouvez bien savoir lequel – vous mande et vous envoie son salut, ce salut dont lui-même a tant de besoin : car jamais il n'aura santé ni autre bien, si ce n'est de votre part. »

<sup>11</sup> « Dame, je n'ose vous en demander davantage. Que Dieu vous protège et vous garde ! S'il vous plaît, rendez-moi mon salut. Et puisque l'amour s'est servi de vous pour me vaincre, qu'il se serve de moi pour triompher de vous, Amour, vainqueur de toutes choses, ô ma Dame ! »

l'influence ovidienne qui marque non seulement le genre du salut d'amour dans son ensemble, mais aussi plusieurs passages clés du corps de la missive. On pense notamment à la liste des amants célèbres, telle qu'elle figure aux vers 153-157 du salut I, mais peut-être de façon encore plus développée aux vers 150-175 du salut III (« Tant m'abellis e.m plaz »), où les figures de Léandre et Héro et de Pâris et Hélène des *Héroïdes* XVI-XIX ouvrent le cortège des amants.

C'est surtout la longue description de l'insomnie amoureuse du poète dans le salut I qui gagne à être mise en relation avec des passages similaires d'Ovide. Élément essentiel de la *narratio* telle que l'éloquence épistolaire des *artes dictandi* de l'époque la codifie<sup>13</sup>, le long récit des tribulations nocturnes de l'amant, qui vise à produire un effet pathétique auprès de la dame (et des lecteurs), ne constitue pas seulement un exemple de l'« érotique universelle, d'Ovide aux surréalistes », comme semble le penser Pierre Bec<sup>14</sup>, mais aussi une référence au principal ancêtre du genre médiéval : les *Héroïdes*. Voici d'abord le très beau passage du salut d'amour en question :

Tot jorn suefre esta batalha,  
Mas la nueg trac peyor trebalha :  
Qe can me soi anatz jazer,  
E cug alcun plazer aver,  
Adonc me torn e.m volv e.m vir,  
Pens e repens e pueys sospir.  
E pueys me levi en sezens,  
Après retorni me.n jazens,  
E colgui me sobre.l bras destre,  
E pueys me vire el senestre,  
Descobre me soptozamen,  
Pueys me recobre belamen. (vv. 109-20)<sup>15</sup>

Mais le poète n'en reste pas là. Le passage que nous venons de citer est suivi d'une fervante prière où l'amant exprime le désir de toucher charnellement la dame. Suit enfin le repos tant désiré (« Mos huelhs clauzens fas un sospir, / En sospiran vau endormitz », vv. 140-41<sup>16</sup>) qui donne lieu à un rêve compensatoire, avant que l'amant ne se réveille, désabusé, et que ses tourments nocturnes ne reprennent :

Hobre mos huelhs soptozamen,  
Gart say e lay tot belamen,  
Trobar vos cug, Dona, latz mey,  
Mas jes no.us truep ni no vos vey,  
Mas clau mos huelhs, torni ma chera,  
Mas mas juntas, d'aital maniera  
Vezer si poiria dormir ;

<sup>12</sup> Sur la réception d'Ovide chez les troubadours, voir L. Rossi, « I trovatori e l'esempio ovidiano », *Ovidius redivivus, von Ovid zu Dante*, p. 105-148 et, du même, « Ovidio », *Lo spazio letterario del medioevo 2. Il Medioevo volgare*, vol. III : *La ricezione del testo*, éd. P. Boitani, M. Mancini et A. Vàrvaro, Roma, Salerno Editrice, 2003, p. 259-301.

<sup>13</sup> Cf. H. Weinrich, « Poésie et Rhétorique », p. 34.

<sup>14</sup> *Les Saluts d'amour*, p. 63.

<sup>15</sup> « Le jour entier, je subis ce combat, mais la nuit j'endure peines plus grandes. Dès que je suis couché et pense avoir quelque plaisir, je me tourne, me retourne et m'agite, pense et repense et me mets à soupiner ; puis je me lève sur mon séant pour me recoucher ensuite. Je me couche sur le bras droit, puis me tourne sur la gauche, et brusquement me découvre pour me recouvrir peu à peu. »

<sup>16</sup> « Je ferme les yeux et soupire, et m'endors en soupirant. »

Mas jes no.y puese endevenir :  
Ans torn en eyssa la batalha  
D'amors qe m'aussi e.m trebalha. (vv. 163-72)<sup>17</sup>

La longue description qu'Arnaud de Mareuil offre dans son salut d'amour des tribulations nocturnes de l'amant est le résultat d'un important travail de réarrangement et d'amplification de plusieurs sources antiques. À côté de la reprise du jeu sur le double sens du mot « salut » qu'Ovide utilise à plusieurs reprises dans ses *Héroïdes*, par exemple au début de la lettre de Phèdre à Hippolyte – « *Qua nisi tu dederis, caritura est ipsa, salutem / Mittit Amazonia Cressa puella viro* » – ou encore au début de la lettre de Pâris à Hélène – « *Hanc tibi Priamides mitto, Ledaëa, salutem, / Quae tribui sola te mihi dante potest*<sup>18</sup> » –, on s'intéressera ici en priorité aux diverses descriptions de l'insomnie amoureuse et du rêve compensatoire tels qu'Ovide les propose. Un bel exemple figure au début des *Amours* (I, 2), lorsque le poète ouvre son élégie par l'évocation d'une nuit sans sommeil :

*Esse quid hoc dicam, quod tam mihi dura videntur  
Strata, neque in lecto pallia nostra sedent,  
Et vacuus somno noctem, quam longa, peregi,  
Lassaque versati corporis ossa dolent ?* (vv. 1-4)

Dans les *Héroïdes*, plusieurs épîtres évoquent la difficile nuit des amant(e)s. Didon souffre de ce que le jour et la nuit ne cessent de ramener Énée à son esprit, tandis que Médée se plaint de ses « veilles amères » où « le tendre sommeil fuit [s]on sein malheureux » (*tener a misero pectore somnus abit*). Laodamie et Sappho se lamentent toutes les deux dans leurs épîtres respectives de la nuit qui leur apporte des rêves mensongers (*mendaces somnos*) où elles croient étreindre leurs amants, alors que Pâris évoque la solitude nocturne des amants dans leurs lits respectifs : « *Sola iaces viduo tam longa nocte cubili, / In viduo iaceo solus et ipse toro* ». Ces passages peuvent aussi être mis en rapport avec les célèbres vers de l'*Énéide*, où Virgile décrit les souffrances de l'amoureuse Didon<sup>19</sup> ; des vers qui offrent une description de l'insomnie nocturne en la contrastant avec le repos universel qui entoure la malheureuse amante :

*Nox erat et placidum carpebant fessa soporem  
Corpora per terras, silvaeque et saeva quierant  
Aequora, cum medio uoluuntur sidera lapsu,  
Cum tacet omnis ager, pecudes pictaeque uolucres,  
Quaeque lacus late liquidos quaeque aspera dumis  
Rura tenent, somno positae sub nocte silenti.  
At non infelix animi Phoenissa, neque umquam  
Soluatur in somnos oculisue aut pectore noctem*

<sup>17</sup> « J'ouvre brusquement les yeux, regarde doucement de-ci de-là, pensant vous trouver, ma Dame, près de moi ; mais je ne vous trouve ni vous vois le moins du monde. Je ferme alors les yeux, tourne le visage, les mains jointes, de telle manière que je puisse dormir ; mais je n'y parviens nullement ; et je recommence cette bataille d'amour qui me tue et me torture. »

<sup>18</sup> Ovide, *Héroïdes*, Les Belles Lettres, 2004, p. 19 et 100.

<sup>19</sup> Voir à ce propos D. Ménager, « Le *Nox erat* de Virgile (*Énéide*, IV, v. 522) et la poésie de la Renaissance », *Les Fruits de la saison. Mélanges de littérature des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles offerts au Professeur André Gendreau*, éd. Ph. Terrier, L. Petris et M.-J. Liengme-Bessire, Recueil de travaux publiés par la Faculté des Lettres et Sciences Humaines, Neuchâtel, 2000, p. 1-13, et, du même, *La Renaissance et la nuit*, Genève, Droz, 2005.

*Accipit: ingeminant curae rursusque resurgens*  
*Saeuit amor magnoque irarum fluctuat aestu.* (IV, vv. 522-32)

C'est par contamination avec les *Héroïdes* que le passage que l'on vient de citer donnera lieu, dans le *Roman d'Eneas* (ca. 1160), à une amplification impressionnante, comme l'a bien montré Edmond Faral<sup>20</sup>. Voici comment l'auteur du roman médiéval développe à propos de Didon ce qui deviendra le topos de l'insomnie amoureuse :

Ne fust pour rien qu'elle dormist ;  
torne et retourne souvent,  
elle se pame et estent,  
soufle, souspire et baille,  
moult se dement et travaille  
tramble, fremist et si tressaut ;  
li cuers li mant et si li faut. (vv. 1311-17)<sup>21</sup>

Suit un rêve compensatoire, bien trop rapidement interrompu par de nouvelles souffrances :

Enz en son lit le taste et quiert,  
quant nel trueve, du poing se fiert ;  
elle ploire et fait grant duel,  
des larmes mouille son linçuel.  
Moult se detorne la roïne,  
primes aus denz et puis sovine.  
Ne pot garir si se demaine,  
moult trait la nuit a male paine  
si se demaine en mainte guise.  
[...]  
Ne pot müer ne li anuit  
ce que tant si dure la nuit ;  
ja ne cuide le jor veoir. (vv. 1330-46)

La description des tourments amoureux et de l'insomnie nocturne telle qu'elle figure dans le *Roman d'Eneas* témoigne du succès de cette topique amoureuse bien au-delà du seul genre élégiaque. Le salut d'amour, en revanche, est bien plus précis dans sa reprise, par rapport au modèle ovidien, non seulement d'une thématique mais surtout d'une situation d'énonciation : celle où l'amant(e) délaissé(e) prend lui-même la parole pour adresser sa plainte à celui ou celle qui en est la cause. Selon le degré de présence de l'instance du destinataire (fictif), qui détermine en même temps un degré de confidentialité (tout aussi fictive) de la missive, on distinguera alors les deux genres : l'épître, où l'accent est mis sur l'expression de la plainte en tant que telle ; et l'épître, où c'est plutôt l'adresse au destinataire qui se trouve mise en évidence, le plus souvent dans la perspective rhétorique d'un *movere*<sup>22</sup>.

<sup>20</sup> E. Faral, *Recherches sur les sources latines de contes et romans courtois du Moyen Âge*, Champion, 1983 (1913), p. 133ss.

<sup>21</sup> *Le Roman d'Eneas*, éd. A. Petit, Le Livre de Poche, 1997. Un développement similaire décrit les souffrances amoureuses et l'insomnie de Lavine aux vers 8453ss.

<sup>22</sup> On notera d'ailleurs qu'à l'instar de l'épître amoureuse de la Renaissance, le salut d'amour médiéval connaît une évolution qui le rapprochera, notamment au moment de son passage dans la France du Nord, du genre de la *complainte*.

L'ÉPÎTRE AMOUREUSE DE LA GÉNÉRATION MAROT

C'est à la suite de la traduction des *Héroïdes* par André de la Vigne et Octovien de Saint-Gelais, nous l'avons dit, que les rhétoriciens et les poètes de la génération de Marot vont s'intéresser de plus près au genre de l'épître et plus particulièrement à l'épître amoureuse. Sans surprise, le topos de l'insomnie amoureuse y figure assez fréquemment. Citons, parmi les exemples peut-être moins connus, telle « Epistre d'ung gentilhomme à s'amy » de Michel Amboise<sup>23</sup>, où le poète adresse à sa bien-aimée le récit de ses souffrances nocturnes dans le but de susciter sa compassion. En effet, après avoir évoqué son manque d'appétit – un autre symptôme infallible de la maladie d'amour –, le poète poursuit de la façon suivante :

Si suis au lict cuidant prendre aysance  
Me voyant loing de ma resjouissance  
Certes en lieu de doucement dormir  
Je ne faictz rien que plorer et gemir  
Ainsi la nuict sans me reposer passe  
Et de douleur a peu que ne trespasse.

Des accents similaires se retrouvent chez Roger de Collerye<sup>24</sup>, par exemple dans son épître intitulée « L'amoureux querant et demandant sa dame par amours » :

Son amour souvent me reveille  
Et mon cueur, mon corps et espritz.  
Alors que chacun dort, je veille,  
Je vois, je viens, je m'esmerveille,  
Tant suis d'elle ravy et pris.

Tandis que Roger de Collerye oppose l'insomnie de l'amoureux au repos du monde environnant, reprenant ainsi à son compte le *nox erat* virgilien, d'autres poètes insistent plutôt sur le contraste entre leur insomnie et le sommeil de leur dame, comme par exemple Hugues Salel<sup>25</sup> dans son « Chant amoureux d'ung Vieillard » :

Esveille toy, ô douce ennemye,  
Esveille toy, comment peulx tu dormir  
Saichant l'amy a la face blesmye  
Pres de ton huys souspirer et gemir.

Comme on le voit dans cet exemple, l'appel à la compassion de la dame est un élément essentiel de l'épître amoureuse. En effet, le récit plus ou moins détaillé des tourments journaliers ou nocturnes de l'amant fait partie d'une stratégie rhétorique visant à convaincre la dame de la véracité des sentiments amoureux, mais surtout à la persuader à changer d'attitude face à son prétendant. À l'instar des *Héroïdes*, la plupart des épîtres oscillent

<sup>23</sup> M. d'Amboise, *Les Complainctes de l'esclave fortuné. Avecques vingt Epistres et trente Rondeaux d'amours*, Paris, Jean Saint-Denys, 1529, f. 106v<sup>o</sup>.

<sup>24</sup> Les œuvres de Roger de Collerye ne furent publiées qu'après sa mort par Pierre Roffet, en 1536. Cf. *Roger de Collerye, un héritier de Villon*, éd. S. Lecuyer, Honoré Champion, 1997, p. 301.

<sup>25</sup> H. Salel, *Œuvres poétiques complètes*, éd. H. Kalwies, Genève, Droz, 1987, p. 209ss, vv. 9-12.

toutefois entre une adresse directe à l'amant, et par conséquent l'espoir d'une réponse ou d'une réaction, et la simple expression d'une plainte désespérée lorsque cette adresse est devenue illusoire. Il en va ainsi d'une épître de Jean Bouchet<sup>26</sup>, « envoyée par ung jeune Seigneur, à celle qu'il s'attendoit espouser : en quoy fut supplanté par ung sien voisin », où la dimension épistolaire est dévoilée comme simple prétexte à l'effusion élégiaque :

De mon costé le temps si m'est trop court,  
Pour bien plorer le malheur qui m'acourt,  
Et si le jour dueil me vient guerroyer,  
Ne me suffist la nuyt pour lermoyer.  
Sans reposer ne cesse de me plaindre,  
Et si *ne scay a qui me doy complaindre.*

Marot, quant à lui, distingue certes dans la *Suite de l'adolescence clémentine* deux sections consacrées, l'une aux élégies, l'autre aux épîtres, mais cette distinction se trouve abolie à peine introduite, puisque la première section comporte plusieurs élégies « en manière d'épître ». Dans notre perspective, c'est la treizième élégie qui est particulièrement intéressante, puisque le poète, insomniaque après avoir assisté la veille à une scène déplaisante pour sa dame, y explique qu'il a profité de la nuit pour composer une élégie réconfortante<sup>27</sup> :

Le juste dueil remply de fascherie  
Qu'eustes hersoir par la grand resverie  
De l'homme vieil, ennemy de plaisir,  
M'a mis au Cueur ung si grand desplaisir,  
Que toute nuyct repos je n'ay sceu prendre.  
[...]  
Et quand j'euz bien viré, & reviré  
Dedans mon Lict, & beaucoup souspiré,  
Je priay fort Amour, qui m'assailloit,  
Laisser dormir mon esprit, qui veilloit :  
Mais lors Amour de rigueur m'a usé :  
Car le dormir du tout m'a refusé,  
Me commandant de composer, & tistre  
Toute la nuict ceste petite Epistre,  
Pour au matin ung peu vous conforter  
Du dueil, qu'hersoir il vous convint porter.

En établissant un lien explicite entre insomnie et écriture, Marot, qui aime parfois à se mettre en scène en tant qu'amant comblé – dans l'élégie précédente, il fait l'éloge de la « douce noire nuit » de Noël, propice aux amants – modifie ici le topos habituel de l'insomnie amoureuse stérile pour lui préférer la mise en scène d'une insomnie productive capable de transformer, à travers la poésie, l'éloignement spatial en une proximité spirituelle. Voilà enfin une lettre qui arrive à destination.

<sup>26</sup> J. Bouchet, *Epistres morales et familiales du traverseur*, éd. J. J. Bard, Mouton, Johnson Reprint Corporation, 1969, vv. 13-18. Nous soulignons.

<sup>27</sup> C. Marot, *Œuvres poétiques*, éd. G. Defaux, Classiques Garnier, tome I, 1996, p. 252-253, vv. 1-5 et 25-34.

INSOMNIES ELEGIAQUES CHEZ RONSARD ET DESPORTES

Suite au réquisitoire de Du Bellay contre l'épître marotique, qui incarne à ses yeux un type de poème incapable de « grandement enrichir nostre vulgaire », on n'est pas étonné de constater que l'épître tombe assez rapidement en désuétude sous la Pléiade, qui lui préfère l'élegie<sup>28</sup>. Le cas de Ronsard est à cet égard particulièrement intéressant, puisqu'on peut distinguer, parmi sa production élégiaque, des élégies à proprement parler amoureuses qui héritent un certain nombre de traits stylistiques et rhétoriques de l'épître. Comme le note J.H. Manley<sup>29</sup>, l'élegie amoureuse ronsardienne est essentiellement un genre 'intime', adressée à une seule personne. En effet, sous la plume de Ronsard, la présence, au sein de l'élegie amoureuse, de l'instance du destinataire, ainsi que le ton plutôt confidentiel de ce sous-genre sont manifestement inspirés par la tradition épistolaire. L'évocation de l'insomnie amoureuse, si elle n'est pas limitée à ce seul genre poétique, y trouve une place de choix, à la fois parce qu'elle permet de mettre en évidence le caractère intime de l'écrit et parce qu'elle s'insère dans la stratégie rhétorique de la *suasoria*.

Citons à titre d'exemple l'élegie II « Hier quand bouche à bouche », où Ronsard donne à son poème la forme d'une missive répondant à une question que sa dame avait posée la veille (« Voulez savoir le mal qui causoit mon souci »). Voici comment le poète évoque ses insomnies nocturnes<sup>30</sup> :

Puis quand la Lune au soir avecq' ses noirs chevaux,  
Va r'appellant la nuit, elle appelle mes maux,  
Me resveille les yeux, et la nuit qui appaise  
Le souci des humains, ne revient pour mon aise :  
Je ne fais dans le lit que virer et tourner,  
Je ne puis un moment d'un costé séjourner  
Sans me tourner sur l'autre, et d'une ardente espince  
Amour toute la nuit m'esgratigne et me pince. (vv. 81-88)

De la même façon, l'« Elégie troisième pour Genevre » évoque, quoique de façon rétrospective, l'insomnie nocturne parmi les symptômes indubitables de la maladie d'amour<sup>31</sup> :

Tous les temoins qui decelent Amour,  
Logeoient chez moy : je souspirois le jour,  
Le lit m'estoit un dur camp de bataille,  
Et toute nuit j'avois une tenaille  
Qui foye et cœur et poumons me pinsoit :  
Ore ma face honteuse palissoit,

<sup>28</sup> Si Jacques Peletier l'accepte encore pour accueillir des « narrations, qui ne se peuvent bonnement discourir en autre genre », tout en prenant soin de la distinguer de l'élegie (*Art poétique* II, 6), Laudun d'Aigaliers, à la fin du siècle, ne fait plus guère de distinction entre l'épître en vers et l'élegie : « Ce ne sont que deux noms à une mesme chose. » (*Art poétique françois* II, 8).

<sup>29</sup> J. H. Manley, « Tentative de définition », *passim*. De façon plus générale, Y. Bellenger, dans *Le jour dans la poésie française au temps de la Renaissance*, Tübingen / Paris, Gunter Narr / Éditions Jean-Michel Place, 1979, p. 175, note que le topos de l'insomnie amoureuse ne convient pas à un ton bas.

<sup>30</sup> Ronsard, *Œuvres complètes*, éd. J. Céard, D. Ménager, M. Simonin, Gallimard, t. II, 1994, p. 301-304. Incipit de 1564 à 1578 : « L'autre jour que j'estois assis auprès de vous ».

<sup>31</sup> Ronsard, *Œuvres complètes*, p. 379-387. Des passages similaires où le poète s'adresse explicitement à la dame figurent aussi dans le « Discours I sous forme d'élegie » (p. 304ss, vv. 31-36) et dans le « Discours d'un amoureux désespéré » (p. 718ss, vv. 65-80).

Puis rougissoit : ma voix mal prononcée  
De longs soupirs estoit entre-cassée. (vv. 11-18)

Enfin, dans l'élegie IX « Bien que l'obéissance », qui se présente sous la forme d'une épître envoyée du champ de bataille à la dame restée à la maison, c'est le *nox erat* virgilien qui se trouve réactivé par le poète<sup>32</sup> :

La nuit quand les soldars sur la terre sommeillent  
De la guerre lassez, mes pensers me resveillent,  
L'un presente à mes yeux vostre jeune beauté,  
L'autre voste douceur pleine de cruauté,  
L'autre vos doux propos que je garde dans l'ame. (vv. 15-19)

L'influence stylistique et rhétorique de l'épître sur ces textes apparaît encore plus clairement si on la compare à la façon dont Ronsard traite le topos de l'insomnie nocturne à d'autres endroits de son œuvre. Dans le sonnet CLIV du *Premier livre des Amours*, par exemple, lorsque Ronsard évoque ses nuits d'insomnie – « Le lict me semble un dur champ de bataille, / Rien ne me plaist, tout chose me nuit, / Et ce penser qui me suit et result, / Presse mon cœur plus fort qu'une tenaille. » (vv. 4-8) –, l'adresse directe à la dame n'est présente que de façon très discrète, à la fin du poème, soulignant ainsi le caractère expressif du poème au détriment de sa dimension illocutoire. La description de l'insomnie nocturne d'Aurore, dans « Le ravissement de Céphale », dont l'influence virgilienne ne fait pas de doute<sup>33</sup>, constitue elle aussi une simple reprise du topos en dehors de la dimension rhétorique propre au genre épistolaire.

Enfin, avec les élégies de Desportes, on s'éloigne définitivement de l'épître marotique et de l'héritage ovidien. Si on compare le traitement du topos de l'insomnie nocturne dans les élégies amoureuses de Ronsard et dans celles de son disciple et concurrent, le résultat est instructif. En effet, tandis que subsistent chez Ronsard, comme on vient de le voir, certains traits stylistiques et rhétoriques de l'épître d'amour, Desportes opte d'emblée, dans son traitement du même thème, pour un appel, non à la dame, mais aux forces cosmiques, préférant alors l'éloquence pathétique au ton confidentiel de la missive amoureuse, comme dans l'élegie II<sup>34</sup> :

Espérant et douteux je ne sçavoy que faire.  
J'accusoy la longueur de la nuit solitaire,  
Qui contraire à mon bien jamais ne s'avançoit :  
De chardons espineux mon lict se herissoit,  
Qui me poignoyent par tout quand j'y faisoy demeure.  
[...]  
O trop cruelle Aurore ! ennuieuse, ennemie,  
Que te retient (disoy-je) ainsi tard endormie ?

L'élegie XIV est encore plus explicite à ce sujet, puisque le poète précise d'emblée qu'il a perdu tout espoir d'être entendu par sa dame. On ne s'étonnera donc pas qu'il adresse sa

<sup>32</sup> Ronsard, *Œuvres complètes*, p. 342-346.

<sup>33</sup> Une autre source presque inépuisable de descriptions d'insomnies amoureuses est bien sûr l'*Orlando Furioso* de l'Arioste. Cf. à ce sujet D. Rolfs, « Sleep, Dreams and Insomnia in the *Orlando Furioso* », *Italica*, 53 : 4, 1976, p. 453-474.

<sup>34</sup> Ph. Desportes, *Élégies*, éd. V.E. Graham, Genève, Droz, 1961, p. 27, vv. 69-73 et 77-78. Nous soulignons.

plainte, non pas à elle, mais au monde qui l'environne – et dans ce sens, à tout le monde, au public<sup>35</sup> :

Le lit m'est une gesne, et la plume ocieuse  
Redouble en la pressant ma langueur soucieuse.  
J'en sors, je me promeine, et sans aucun repos  
Je fay mille desseins, je tien mille propos,  
Et rien ne dure ferme en ma vague pensée  
Que l'éternel regret de vous avoir laissée,  
Et dis, m'en souvenant : *O tenebreuse nuit !*  
*O silence ! ô repos ! las ! où suis-je réduit ?*

On notera d'ailleurs que l'appel aux forces cosmiques est quasi systématique chez Desportes lorsqu'il évoque l'insomnie nocturne. Ainsi, dans *Les Amours d'Hippolyte*, la description du lit qui semble semé de chardons (sonnet XLVII) débouche sur un appel à Phébus, tandis que tel autre sonnet (LXXV) est d'emblée construit à partir de l'interpellation du « Sommeil, paisible fils de la Nuit solitaire », en écho à des *incipit* similaires chez Ronsard, Della Casa ou Chariteo<sup>36</sup>.

L'insomnie nocturne, à la fois donnée anthropologique et lieu commun de la poésie amoureuse de tous les temps, ne cesse de hanter la littérature. Car si elle fait le malheur des amants, elle est aussi une puissante source de bonheur pour les poètes. Alors que les premiers passent leurs nuits à se tourner et à se retourner, les seconds les mettent au contraire à profit lorsqu'ils s'adonnent à ce vice solitaire qu'est l'écriture. Une nuit blanche n'est jamais perdue quand elle sert à noircir la page. Cela, Desportes le sait instinctivement, lorsque, à la fois amant et poète, il conclut l'un des sonnets de *Cléonice* où il vient à nouveau de faire état de ses insomnies d'amoureux par ces magnifiques vers, qui devaient même arracher un compliment au pâle Malherbe<sup>37</sup> :

Je laisse au Philosophe et aux gens de loisir  
À mesurer le temps par mois et par journées,  
Je conte, quant à moy, le temps par le desir.

<sup>35</sup> Ph. Desportes, *Élégies*, p. 108, vv. 41- 48. Nous soulignons. Sans surprise encore, le passage qui suit est une variation du *nox erat* virgilien.

<sup>36</sup> Ph. Desportes, *Les Amours d'Hippolyte*, éd. V.E. Graham, Genève, Droz, 1960, p. 92 et 130. Des passages similaires, toujours avec interpellation des forces cosmiques personnifiées, figurent aussi chez Pontus de Tyard (« Père du doux repos, Sommeil père du songe ») et Pierre de Brach (« O sommeil, chasse-soin, prenant pitié de moi »).

<sup>37</sup> Ph. Desportes, *Cléonice*, éd. V.E. Graham, Genève, Droz, 1962, p. 13. Malherbe note : « Bonne conclusion. »

BIBLIOGRAPHIE

BELLENGER, Y., *Le jour dans la poésie française au temps de la Renaissance*, Tübingen / Paris, Gunter Narr / Éditions Jean-Michel Place, 1979.

DÖRRIE, H. *Der heroische Brief: Bestandesaufnahme, Geschichte, Kritik einer humanistisch-barocken Literaturgattung*, Berlin, Walter de Gruyter, 1968.

MENAGER, D. *La Renaissance et la nuit*, Genève, Droz, 2005.

*Ovidius redivivus, von Ovid zu Dante*, éd. Piccone M. et Zimmermann B., Stuttgart, Metzler-Poeschel, 1994.

ROSSI, L. « I trovatori e l'esempio ovidiano », *Ovidius redivivus, von Ovid zu Dante*, p. 105-148.

SCOLLEN, Ch. M. *The Birth of the Elegy in France 1500-1550*, Genève, Droz, 1967.